

Esquisser de nouvelles alliances avec le vivant sous toutes ses formes

Jean-François Meuriot

[Communication orale – Comité Laudato Si'. Marseille – 18 février 2021]

Pour de nombreuses populations, il existe un *continuum* entre les humains et les autres entités de la nature (animaux et végétaux) mais aussi celles du monde invisible. Ces cultures ont une vision du monde qui ignore cette opposition entre « nature » et « culture » qui nous est aujourd'hui familière. Ce « grand partage » apparu en Occident à l'âge classique commence toutefois à être remis en cause à la faveur d'une triple révolution dans notre rapport au vivant¹ :

- Darwin, au XIX^e siècle, a en effet replacé l'espèce humaine parmi les autres espèces animales.
- L'éthologie (l'étude du comportement animal), au XX^e siècle, a montré que certains animaux sont capables de comportements que l'on peut qualifier de « culturels » (par l'utilisation d'objets, la production d'artefacts), et que les différences entre nous et eux sont de degré et non de nature.
- Enfin, au début de ce XXI^e siècle, la biologie végétale nous apprend que les plantes ne sont pas moins vivantes que les animaux et qu'elles communiquent entre elles².

Toutes ces connexions entre les règnes humain, animal et végétal brouillent la distinction classique établie entre « sujet » et « objet ».

Si « *tout est lié dans le monde* » (§ 16) comme ne cesse de le répéter le pape François dans son encyclique *Laudato Si'*, **comment tisser avec les autres « actants » des relations de coexistence ?** C'est à cette question que s'attèlent aujourd'hui de nombreux chercheurs, en Occident.

Parmi ceux-ci, je souhaiterais mentionner tout spécialement le philosophe américain John Baird Callicott (1941-), spécialiste d'éthique environnementale, discipline qu'il a contribué à fonder³. Ses travaux s'inscrivent dans la lignée de « l'éthique de la Terre » (*land ethics*) de l'écologue et forestier Aldo Leopold (1887-1948), qui est le père de la protection des milieux naturels aux Etats-Unis. Callicott a cherché à actualiser et à renouveler la pensée de ce dernier. Callicott a ainsi développé **une éthique communautariste à niveaux multiples. L'appartenance de l'humain à plusieurs communautés du vivant, entraîne de sa part des devoirs envers ces différents niveaux d'appartenance.** L'approche de Callicott se veut « éco-centrée », et rompt par là-même avec le biocentrisme et plus encore avec l'anthropocentrisme.

L'anthropocentrisme ne reconnaît de dignité morale *qu'à l'homme* et pose la satisfaction des besoins humains comme seule finalité. L'anthropocentrisme en vient donc à attribuer au reste

¹ Cf. Dominique Bourg, *Une nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018.

² Stefano Mancuso, Alessandra Viola, *L'intelligence des plantes*, Paris, Albin Michel, 2015.

³ *In Defense of the Land Ethic*, 1989 ; *Beyond the Land Ethic*, 1999.

du vivant le statut de ressources : la terre prend donc une valeur instrumentale, entraînant sa libre exploitation.

Le biocentrisme, lui, reconnaît une valeur intrinsèque à *chaque élément pris séparément*. Cette attention à l'entité individuelle conduit à la prise de conscience qu'on ne peut pas en disposer de façon arbitraire. La conséquence en est que toutes les espèces se retrouvent sur un même pied d'égalité.

Avec l'écocentrisme, l'accent est mis sur *l'interdépendance* des éléments et leur commune appartenance à un ensemble appelé « communauté biotique »⁴. **La valeur est accordée aux éléments indissociables de la totalité qu'ils constituent.** Vu sous cet angle, la Terre prend une valeur intrinsèque : il ne faut plus la comprendre comme une surface inerte, mais comme un système pleinement vivant qui évolue avec nous, d'où sa personnification sous le nom de Gaïa⁵, qui n'a rien à voir avec un retour à la mythologie ou avec une prétendue divinisation de la Terre.

Alors que dans le biocentrisme, l'objet est considéré pour lui-même, dans la perspective écocentrique, c'est le point de vue qui constitue l'objet.

Aldo Leopold illustre parfaitement cette approche écocentrique dans un court essai intitulé « Penser comme une montagne »⁶. Il montre que l'éleveur et son troupeau se trompent lorsqu'ils s'imaginent qu'ils ont tout intérêt à voir disparaître le loup qui vit dans la montagne. C'est avoir une vue trop courte. Du point de vue de la montagne, l'éleveur se trompe. La prospérité de son troupeau dépend en fait du loup, sur le long terme. En effet, la montagne « sait » que, sans les loups, les cerfs proliféreront et détruiront les arbres et les herbes dont dépendent les troupeaux. D'où l'invitation que nous adresse Aldo Léopold à « penser comme une montagne ».

Dès lors, il s'agit moins, pour l'homme, de « protéger » la nature, que d'**agir avec elle, comme un élément de cette grande symbiose**. Adopter la posture de *l'intendant*, du *gardien* ou encore du *jardinier* de la Création (cf. *Genèse 2, 15*), c'est encore être – ou croire pouvoir être – en position de surplomb vis-à-vis d'elle.

Prendre le point de vue de l'autre (de l'animal, du végétal, du minéral) implique de franchir les barrières entre les espèces naturelles⁷. Certains chercheurs, spécialistes des zoonoses,

⁴ Le flux, ou circuit pérenne, de la chaîne alimentaire formant l'enchevêtrement des couches minérale, végétale et animale.

⁵ Cf. J. E. Lovelock, *La Terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, Monaco, Le Rocher, 1979 ; Bruno Latour, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

⁶ Aldo Leopold, *L'éthique de la terre*. Suivi de *Penser comme une montagne*, Paris, Payot & Rivages/Petite Bibliothèque Payot, coll. « Classiques », 2019, pp. 57-62.

⁷ Non seulement certains peuples (de culture chamanique) voient les animaux comme des humains mais, réciproquement, ils conçoivent les animaux comme percevant les humains comme des animaux [cf. Eduardo Viveiros de Castro, *From the Enemy's Point of View : Humanity and Divinity in an Amazonian Society*, 1992 ; *Métaphysiques cannibales*, Paris, Presses universitaires de France, 2009]. Le philosophe Baptiste Morizot, pour sa part, nous invite à voir par les yeux des grands prédateurs qu'il piste sur le terrain : *Sur la piste animale*, Paris, Actes Sud, coll. « Mondes Sauvages », 2018.

adoptent aujourd’hui ce perspectivisme dans leur quête des virus⁸. Ils prennent successivement le point de vue des virus et de leurs véhicules – animaux et humains – pour comprendre les épidémies et construire des programmes de prévention alliant à la fois la santé humaine, la santé animale et la santé des écosystèmes, dans le but de pouvoir cohabiter avec le reste du vivant. C’est notamment le cas du programme « One World, One Health » de l’Organisation mondiale de la santé.

Je voudrais aller plus loin encore. **Une écologie intégrale ne peut pas faire l’impasse de la dimension spirituelle**, laquelle allie à la fois : la *sociétal* (puisque’elle est l’expression d’un groupe humain) ; la *nature* (avec laquelle elle entretient un certain rapport, ne serait-ce que dans les sacrements avec la matière qui les constitue : l’eau, l’huile, le pain, le vin, le feu, le sel, l’encens...) ; et le *transpersonnel*⁹ (puisque’elle implique un dépassement de soi en direction des autres entités de la nature, humains compris, et du monde invisible : le divin, les ancêtres, les défunts, les esprits).¹⁰

Voici, en guise de conclusion, un exemple où l’invisible, les rites et l’écologie se trouvent inextricablement liés. J’emprunte cet exemple à la culture javanaise dans laquelle je me suis immergé pendant plusieurs années. Afin de préserver leur écosystème, certains Javanais renoncent à planter des écriteaux, peu dissuasifs, interdisant de souiller un point d’eau en y faisant sa lessive, sa vaisselle, voire ses besoins et préfèrent le sacrifier. Il est en effet plus efficace de construire, autour du lieu en question, une petite barrière en bambou, d’y disposer quelques pierres, d’y accrocher des morceaux de toile blanche celle-là même que l’on utilise pour l’ensevelissement des défunts, d’y déposer des récipients tressés avec de jeunes feuilles de palmiers et destinés d’ordinaire à y recevoir de la nourriture en offrande, ou d’y placer un brasero pour y brûler de l’encens. Le rassemblement et la disposition de ces quelques objets évoque immédiatement la présence d’un esprit, d’une entité du monde invisible, à quiconque passe par-là, de sorte que nul n’ose plus souiller l’endroit. On voit bien à travers cet exemple que des rituels (ici d’offrande aux esprits) peuvent être utilisés dans une visée écologique, qui n’est pas celle à laquelle ils sont destinés originellement.

Une écologie qualifiée d’« intégrale » se doit donc, à mon sens, de prendre aussi en compte les entités qui peuplent le monde invisible et la dimension célébrationnelle de la vie. Je vous livre donc deux questions pour qu’elles nourrissent votre réflexion :

1. Comment penser et cultiver les interactions avec l’invisible qui fait – ou devrait faire – partie de notre écosystème ?

⁸ Cf. Frédéric Keck, *Les sentinelles des pandémies : chasseurs de virus et observateurs d’oiseaux aux frontières de la Chine*, Zones sensibles, 2020.

⁹ A ne pas confondre avec le transhumanisme qui est une nouvelle religiosité du progrès. Le transhumanisme vise une forme d’immortalité qui n’est autre que la prolongation de cette vie-ci. Le post-humain n’est qu’un homme « augmenté » au moyens d’artefacts technologiques. La dynamique de son évolution est en quelque sorte stoppée, car la véritable évolution de l’homme, d’un point de vue chrétien, consiste en une transfiguration de celui-ci.

¹⁰ « À travers le culte, nous sommes invités à embrasser le monde à un niveau différent. (...) Nous ne nous évadons pas du monde, et nous ne nions pas la nature quand nous voulons rencontrer Dieu. (...) Selon l’expérience chrétienne, toutes les créatures de l’univers matériel trouvent leur vrai sens dans le Verbe incarné, parce que le Fils de Dieu a intégré dans sa personne une partie de l’univers matériel, où il a introduit un germe de transformation définitive. » (Pape François, *Laudato Si’*, § 235.)

2. Comment allons-nous traduire liturgiquement et dans les rites cette sensibilité écologique qui nous anime, ou de telle sorte que nous y soyons sensibilisés ?